

LE MILITANTISME FACILITATEUR D'INTÉGRATION SOCIALE EN FRANCE, LE CAS DE SOS RACISME

Raoul Marmoz

Résumé

SOS Racisme est une association antiraciste créée en 1984 et est également une école du militantisme qui a permis l'acquisition de compétences, parmi elles, l'art oratoire et la capacité de synthèse, l'acquisition d'une nouvelle culture. Certains militants ont utilisé ces compétences dans des expériences professionnelles ou politiques qui ont suivi leur parcours au sein de SOS Racisme. Deux notions développées par Pierre Bourdieu, l'habitus et les compétences, privilégiées dans cet article ; permettent de mieux comprendre les processus alors mis en œuvre, tant au cours de l'action dans l'association qu'ensuite.

Mots clefs : Antiracisme, formation, compétence, militantisme

Summary

SOS Racism is an anti-racism association and a school of militantism instituted in 1984 that allowed the acquisition of the skills: the art of oratory, the synthesis capacity and the acquisition of the new culture. Some militants used this skills in their professional experiences and politics that have followed their way inside SOS Racism.

Two mainly notions formulated by Pierre Bourdieu "The habitus" and "the competences" privileged at this paper allow to know and understand the tactics implemented during the action in this association and after.

Key words: Antiracism, professional qualification, skills, militantism.

Resumen

SOS Racisme es una asociación antirracista creada en 1984 y es también una escuela de militancia que ha posibilitado la adquisición de habilidades, entre ellas, la oratoria y la capacidad de síntesis, la adquisición de una nueva cultura. Algunas activistas han utilizado estas habilidades en experiencias profesionales o políticas que han seguido su camino dentro de SOS Racisme.

Dos nociones desarrolladas por Pierre Bourdieu, el habitus y las habilidades privilegiados en este artículo; permitan comprender mejor los procesos entonces implementados, tanto durante la acción en la asociación como después.

Palabras clave: antirracismo, formación, habilidades, activismo

Resumo

SOS Racismo é uma associação antirracista e é igualmente uma escola de militantismo, criada em 1984, que permitiu a aquisição de competência : a arte da oratoria, a capacidade de síntese e a aquisição de uma nova cultura. Alguns militantes utilizaram esas competências em experiências profissionais ou políticas que se seguiram ao seus percursos no seio do SOS Racismo.

Dois noções desenvolvidas por Pierre Bourdieu, o habitus e as competências privilegiadas neste artigo permitem de melhor compreender os processos colocados em prática, tanto durante a ação da associação que em seguida.

Palavras Chaves: Antirracismo, formação, competência, militantismo

1. Constatation

Une école parallèle est un lieu de formation qui ne relève pas de l'Etat et qui ne distribue pas obligatoirement de diplôme mais peut permettre d'acquérir une formation théorique et parfois pratique en vue, indirectement et éventuellement, d'une insertion professionnelle. C'est le cas des associations, c'est le cas des partis politiques, et c'est le cas des syndicats.

SOS Racisme est une association et un mouvement collectif. Comme tel, il a donc une histoire, des origines qui appellent une analyse et il a porté et suscité des activités dont les membres comme les observateurs peuvent tirer des informations, des impressions et des réflexions. L'étude de ce mouvement relève de la sociologie politique et d'un exercice que d'aucuns ont pu appeler « histoire du temps présent » ; une chose est certaine, tant sur le plan de la compréhension des activités et des buts de SOS Racisme que sur celui de la sociologie des acteurs, il est encore possible de mettre à contribution celles et ceux qui ont fait cette organisation, faut-il dire « sociétale » ou plus simplement politique. Acteurs, personnes vivantes et en évolution, pour beaucoup, SOS a été une « entrée » dans la vie militante ; mais, en même temps, ils ont eu des parcours qui touchaient à des intérêts qui pouvaient n'avoir rien à voir avec SOS Racisme.

SOS Racisme a été une école du militantisme pour toute une génération qui arrivait à l'âge adulte au moment où la gauche était au pouvoir avec l'élection de François Mitterrand à la Présidence de la République en 1981. Elle a été une école qui ne distribuait pas de diplôme mais permettait une nouvelle pratique, l'acquisition d'une culture commune acquise sur le terrain ainsi que de nouveaux codes. Elle a permis pour ceux qui ont pris des responsabilités, la constitution d'un carnet d'adresses qu'ils n'avaient pas auparavant et qui les ont aidés à se faire connaître.

L'un des thèmes majeurs de cet article comme contribution à une sociologie de l'activité collective est l'étude du devenir d'anciens militants qui ont eu des responsabilités au sein de l'association SOS Racisme afin de vérifier en quoi ces responsabilités ont eu des conséquences sur leurs destins individuelles. Nous privilégierons une approche par l'habitus et par les compétences, sans pour cela que cela embrasse toutes les explications possibles.

Pierre Bourdieu met en garde : « Refuser la formulation explicite d'un corps d'hypothèses fondé sur une théorie, c'est se condamner à engager des présupposés qui ne sont autres que les prénotions de la sociologie spontanée et l'idéologie, c'est à dire les questions et les concepts que l'on a en tant que sujet social lorsqu'on veut ne pas en avoir en tant que sociologue »¹. Nous avons donc essayé de respecter cette exigence en précisant et formulant trois hypothèses principales :

a) Beaucoup d'anciens membres de SOS Racisme ont eu la possibilité durant leurs responsabilités de s'orienter vers des fonctions politiques.

b) L'engagement au sein de SOS Racisme a permis de développer des compétences, un savoir-faire nécessaire au fonctionnement de l'association.

c) Ces compétences sont utiles pour l'approfondissement d'autres engagements politiques et professionnels.

Notre approche partira de deux considérations :

a) les jeunes qui s'engagent dans un mouvement antiraciste comme SOS Racisme développent des réseaux de socialisation qui peuvent être utiles dans la suite de leur parcours ; ces réseaux se créent au sein même de l'association entre ses membres et dans les relations avec les partenaires extérieurs.

¹ P. Bourdieu, J-C Chamboredon, C. Passeron, 1979, p. 66

b) les militants de SOS Racisme qui s'engagent développent des compétences qui peuvent être réutilisées dans d'autres activités, auxquelles ils peuvent accéder grâce aux réseaux qu'ils ont intégré.

Ces considérations nous conduisent à privilégier deux questions : les activités professionnelles ultérieures sont-elles liées aux compétences acquises lors des premiers engagements au sein de SOS Racisme ? L'engagement au sein de SOS Racisme se fait-il au travers d'un habitus déjà acquis et permet-il le développement d'un habitus utile à d'autres expériences ?

SOS Racisme est une association créée en 1984 pour lutter contre le racisme qui recommençait à exister et à faire parler d'elle au sein de la société durant une époque marquée par la résurgence de crimes racistes par un groupe dit spontané de jeunes étudiants en révolte contre un phénomène de société, le racisme, accompagnant la xénophobie et la poussée du Front National. Régie par la loi du 1er juillet 1901 et le décret du 16 août 1901, les buts sont les suivants :

« faire entreprendre toute action humanitaire susceptible de résoudre les problèmes nés du racisme ;

-élaborer des campagnes nationales d'éducation et de lutte contre le racisme, l'antisémitisme, les discriminations et les ghettos, poursuivre toutes actions tendant au développement de la citoyenneté et des valeurs de la république ;

-poursuivre toutes actions tendant au développement de la citoyenneté et des valeurs de la République que sont la liberté, l'égalité, la fraternité et la tolérance ;

-propager et défendre l'idéal laïque quelles que soient les origines sociales, culturelles, confessionnelles ou philosophiques ;

-apporter aide et soutien aux personnes victimes de discriminations racistes »².

SOS Racisme peut donc être présenté comme un mouvement d'éducation populaire, avec une mission de formation générale, de ses cadres et de ses militants dont nous traitons ici.

Le parcours des fondateurs de SOS Racisme, voire de militants qui ont acquis des responsabilités est assez éloquent. Ce n'est pas seulement le cas de Harlem Désir qui, sans les pratiques et la notoriété acquises à la présidence de SOS Racisme, n'aurait pas été Secrétaire d'Etat. Mais, souvent, les membres fondateurs de SOS Racisme n'étaient pas vierges de tout autre engagement politique et associatif ; en particulier, certains d'entre eux venaient de la Ligue communiste révolutionnaire³ ou de l'UNEF-ID⁴.

Certains fondateurs de SOS Racisme étaient des anciens responsables de l'UNEF-ID dont étaient adhérents beaucoup d'étudiants adhérents à SOS Racisme. Ces deux mouvements s'adressaient à la jeunesse scolarisée dans les lycées et dans les universités.

L'accès au monde associatif par SOS Racisme a permis une démocratisation de l'accès au savoir, à la culture, et au pouvoir, souvent réservé aux jeunes venant des grandes écoles.

Certains jeunes ayant pris des responsabilités et issus de classes sociales plus défavorisées et n'ayant pas fait d'études supérieures se sont ainsi vu ouvrir à travers leurs responsabilités la possibilité de rencontres durables et de débouchés dans le monde politique. Par exemple, Loubna, militante, très jeune et sans diplôme, à SOS Racisme, est devenue assistante parlementaire d'un député ancien président de SOS Racisme.

² Cf. Qu'est ce que SOS Racisme, Paris : Archipel, 2000, p. 75.

³ Cf. P. Juhem, « Entreprendre en politique, de l'extrême gauche au PS, la professionnalisation politique des fondateurs de SOS Racisme », Revue française de science politique 2001/1 (vol. 51), p. 131-153

⁴ N. Carboni, le syndicalisme étudiant des années 1970 et 1980 une antichambre du pouvoir politique ? siècle 28 (2008)

D'autres jeunes, majoritaires, ayant fait des études supérieures ont pu utiliser SOS Racisme comme terrain de travail qu'ils ont su ensuite mettre en valeur dans le monde du travail.

2. Comment les personnes concernées l'expliquent.

Un interviewé exprime qu'on gagne des capacités que l'on peut réutiliser : « Toutes sortes. Ce qu'on apprend quand on est militant de terrain, c'est à peu près à tout faire : vous êtes capable de faire une banderole, vous êtes capable de faire une négo un peu compliquée avec le PS, la CGT et je ne sais quelle assoc de gauchiste local, ça marche ou ça ne marche pas. L'interviewé explique qu'il a appris à constituer un raisonnement politique, à du travailler son argumentation, il a appris à écrire.

Le parcours professionnel de Frédéric est directement lié à son parcours militant. Son témoignage le montre : « *Sans l'engagement associatif, je n'aurais pas eu le parcours professionnel que j'ai eu. Mon parcours professionnel est lié totalement à mon engagement politique et puis associatif. Si, un jour, je n'avais pas foutu les pieds à SOS Racisme, j'aurais peut-être fait des choses intéressantes, c'est pas le problème, heureusement que je les ai rencontré, ma vie n'aurait pas ressemblé à ce à quoi elle ressemble sur le plan professionnel, pas sur le plan amical, sur le plan professionnel, elle n'aurait pas ressemblé à ça. Moi, quand j'étais au lycée, je voulais devenir journaliste ; ce n'est pas ce que je fais aujourd'hui* ». Il précise l'apport du militantisme dans l'organisation de son travail, dans la constitution d'un collectif, d'un réseau, dans l'apprentissage de la réflexion, dans la construction de projets et d'organisation de manifestations.

Les militants et plus particulièrement ceux qui acquièrent des responsabilités semblent donc pouvoir utiliser les capacités acquises dans le cadre d'autres activités. Mais leur mise en œuvre est-elle vraiment facilitée par la formation acquise ou par un effet de réseau ?

3. Quel habitus

Nous utilisons principalement comme référence Pierre Bourdieu à l'exception d'autres sociologues car Pierre Bourdieu a été au vingtième siècle l'utilisateur principal de la notion de l'habitus et a développé la question des compétences.

L'habitus est un ensemble de dispositions durables, acquises, qui consistent en catégorie d'appréciation et de jugement et engendrent des pratiques sociales ajustées aux positions sociales. Acquis au cours de la première éducation et des premières expériences sociales, reflète aussi la trajectoire et les expériences ultérieures. C'est ce qui explique que placées dans des conditions similaires, les personnes aient la même vision du monde, la même idée de ce qui se fait et ne se fait pas, les mêmes critères de choix de leurs loisirs et de leurs amis, les mêmes goûts vestimentaires ou esthétiques aussi.

La gestion de l'habitus est importante pour rappeler que les individus ont une histoire qu'ils sont le produit d'une histoire individuelle, d'une éducation associée à un milieu et à une histoire collective.

Pierre Bourdieu rappelle que l'habitus est « un produit des conditionnements qui tend à reproduire la logique objective des conditionnements mais en lui faisant subir une transformation »⁵. Il précise encore que « produit de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire, il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque

5 P.Bourdieu, 1980, p. 134

organisme sous la forme des schèmes de perception, de pensée et d'action tendent plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les règles explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur constance à travers le temps »⁶.

L'habitus constitue les conduites ordinaires. Il les rend automatiques et impersonnelles, signifiante sans intention de signifier » Il se voit imposé par l'ordre social de manière structurale, et se voit reproduit par chacun des acteurs qui en permettent le maintien de manière conjoncturelle. Il permet l'expression de l'intention objective par la « réactivation » de l'intention vécue de celui qui les accomplit.

L'habitus forme un patrimoine social et culturel qui s'exprime dans les pratiques quotidiennes. Il forge la posture individuelle et marque la condition personnelle, le statut social. Il inscrit la personne dans un groupe donné, creusant l'écart entre les catégories sociales et entre les statuts personnels par l'adoption d'habitus distincts ; « l'habitus est en effet le principe générateur de pratiques objectivement classables et système de classement (principium divisionis) de ces pratiques. C'est dans la relation entre les deux capacités qui définissent l'habitus, capacité de produire des pratiques et œuvres classables, capacité de différencier et d'apprécier ces pratiques et ces produits (goût), que se constitue le monde socialo représenté, c'est-à-dire l'espace de vie »⁷

Dans la structuration de l'habitus, le rôle de la socialisation primaire et secondaire est très important. Par le biais de l'acquisition commune de capital social, les membres d'une même classe peuvent voir leurs comportements, leurs goûts et leurs styles de vie se rapprocher, car l'habitus influence tous les domaines de la vie (loisirs, alimentation, culture, travail, éducation, consommation) : l'habitus correspond à une façon d'être, est un goût qui s'applique aux choix que toute personne fait à tous les moments de sa vie.

Les militants de SOS Racisme par leur engagement développent et enrichissent un style de vie propre à la jeunesse, propre à leur formation, propre au militantisme.

L'habitus est construit par l'héritage familial

Pierre Bourdieu montre que l'habitus est un parcours social issu d'un long apprentissage : « pour restituer aussi complètement que possible les conditions sociales de production des habitus, il faut considérer aussi la trajectoire sociale de la classe et de la fraction de classe d'appartenance qui à travers la pente probable de l'avenir collectif commande les dispositions progressives ou régressives à l'égard de l'avenir et l'évolution sur plusieurs générations du patrimoine des deux lignées qui, en se perpétuant dans les habitus introduit des divisions à l'intérieur des groupes aussi homogènes que les fractions »⁸.

La notion d'habitus permet de révéler un état d'esprit, une position politique ou sociale qu'un acteur qui s'engage dans un mouvement, dans une association en fonction de son éducation, de sa famille, de son travail tient à un moment de sa vie ; l'habitus pour un militant correspond à une manière de faire, une manière de réaliser une action en fonction d'un parcours antérieur, d'une éducation, d'une famille, d'un inconscient.

Le climat familial induit par les professions des professions des parents a également une influence sur l'envie des adolescents de s'engager dans un mouvement de jeunesse comme SOS Racisme. On y trouve surtout des enfants issus des professions intellectuels ou ayant eu des grands parents ou des parents d'origine étrangère Les engagements politiques et associatifs ont tendance à se reproduire de génération en génération car les idées s'échangent en famille en particulier au moment de périodes historiques importantes. Les idées et les témoi-

6 Cité par B. Dantier, 2004, p. 4

7 P. Bourdieu, 1979, p. 190

8 P. Bourdieu, 1979, p. 135

gnages ainsi que les expériences militantes personnelles se transmettent de père en fils. C'est une culture qui se transmet de génération en génération et devient un capital culturel partagé et entretenu par des activités communes et des événements comme les manifestations de rue, les meetings ou les diffusions de tracts.

Les grands-parents maternels de Frédéric étaient instituteurs tous les deux en province, en Normandie et sa grand-mère paternel était femme au foyer, couturière, « quand elle n'avait pas de sous » et son grand père était ouvrier. Les grands-parents paternels n'étaient pas du tout politisés tandis que les grands-parents maternels étaient des militants laïcs. Il explique ainsi les opinions politiques de ses grands-parents : « Du côté de mon père, pas du tout, du côté de ma mère, c'était des militants laïcs, ils étaient des militants laïcs parce qu'ils étaient dans les trucs de laïcards et tout, quand on est, disons, Ecole normale supérieure dans les années 20, puis débarquant dans une zone assez arriérée, la Basse Normandie à côté de Cherbourg dans un petit village, ça c'est les hussards noirs de la république. Ils ont un réengagement qui a été les hussards noirs de la république, ils apportaient dans une population la république à travers la laïcité - mon grand-père était secrétaire de mairie - à travers l'organisation sociale qui était la république dans des endroits qui étaient dans les années 30 des endroits extrêmement ruraux dans lesquels on parlait patois, on apprenait le français aux enfants avec des parents qui baragouinaient le français, qui parlaient aussi le patois. Le seul engagement, c'était là-dedans ; après, les organisations laïques, autour du mouvement laïc d'éducation populaire ». Le grand père n'avait pas d'engagement politique, il ne faisait pas partie d'un parti politique. Ils ont voté pour Valéry Giscard d'Estaing en 1981. Ils étaient en faveur de la peine de mort. La grand-mère a voté Mitterrand et en 97 a voté Jospin.

Les parents de Frédéric sont fortement politisés. Il explique le parcours professionnel et militant de ses parents : « Mon père, il travaille toujours, il est directeur d'une structure culturelle, il fait ça depuis au moins quarante ans, et ma mère, elle a bossé dans le journalisme, elle a été pigiste, elle s'est occupée d'une revue qui s'appelait « Hommes et plantes » qui est la revue de la Société Nationale d'Horticulture. Ils ont eu des métiers qui ont un rapport avec leur engagement politique. Mon père, il est tombé entre guillemets dans le théâtre parce que, quand il était à l'UNEF - il n'a pas fait des études pour ça, il a fait des études pour devenir radio marin sur des bateaux, et il s'est engagé à l'UNEF- à l'UNEF, il s'est occupé du festival de théâtre universitaire et du coup, il a mis le pied là-dedans. Donc, il a bossé dans la culture et ma mère, c'est pareil, elle a bossé à la MNEF à la fin de ces études, après l'UNEF. Elle a été pigiste dans le journal Parents, elle a fait du journalisme ».

Les grands-parents de Samuel étaient d'un milieu modeste, ouvrier et employé : « Ouvrier, électricien et ouvrier. D'un autre côté, femme au foyer et comptable ».

Les grands-parents maternels ont fondé des structures associatives destinées à la jeunesse. Peu de temps avant et pendant la deuxième guerre mondiale, ils ont milité pour la victoire et la politique de Léon Blum et de ses alliés et contre les admirateurs de Adolf Hitler : « Mes grands- parents, du côté de ma mère, ils étaient fondateurs des auberges de jeunesse, ils avaient participé à la fois à la lutte du front populaire, aux luttes contre l'occupation nazie et puis, après, sur les enjeux des combats féministes ; il y a cette filiation-là. De l'autre côté non. Après c'est des histoires de filiation droite, gauche. De l'autre côté, c'était plus à droite, plus catholique. De l'autre côté, c'était protestant, plus communiste, plus ouvrieriste ».

Quant à ses parents : « éducateurs tous les deux, qui, eux aussi, se sont mis dans le militantisme de la vie quotidienne, investis dans une dimension collective... comment dire, des structures dans lesquelles il y a une volonté d'être pragmatique, d'être concret puisque il

fallait une traduction concrète et immédiate des pensées les plus idéalistes qu'il puisse y avoir et, à la fois, avec un enrichissement intellectuel même s'ils étaient de la classe ouvrière, etc., d'un milieu financièrement très modeste, de le faire dans la rencontre avec des intellectuels qui venaient partager leur idéal, leurs idées, etc., avec des gens de condition plus modeste ».

Retraités tous les deux, les parents de Ugo étaient cadres supérieurs dans le domaine de la formation à l'apprentissage. Anciennement très engagés, ils ne l'étaient plus beaucoup lorsqu'il était enfant. Sa mère a cependant été élue conseillère municipale à Vienne en 2010 en Isère : « Pas énormément d'engagements politiques quand moi j'étais enfant. Ils ont été engagés plus jeune dans les années 70. Ils étaient investis dans les groupes d'action municipaux. Mon père était fier de faire partie des inorganisés des Yvelines. Il n'avait pas de carte. Et dans toute leur carrière professionnelle, ils ont mis entre parenthèse cet engagement entre parenthèse, je parle en tant que parti, engagement partisan, pas engagement politique. Ils se sont réinvestis tous les deux au parti socialiste à la retraite. Quelques années avant, pour ma mère et pour mon père au moins dès son départ en retraite. Comme, quoi, l'engagement politique est compliqué. Ma mère avait été licenciée suite à un fait d'arme en 81 et signé un appel des femmes non communistes qui appelaient à voter François Mitterrand, c'était admis à l'époque pour que des femmes communistes qui appelaient à voter Mitterrand, c'était pas original mais elle avait fait l'appel des femmes non communistes qui appelaient à voter Mitterrand, ce qui lui a valu un licenciement parce qu'elle travaillait pour la Chambre de commerce ».

Les grands-parents de Patricia avaient une expérience de l'étranger, une expérience professionnelle et une expérience politique : « Mon grand-père était médecin au Laos, il habitait au Laos, ma grand-mère était sans profession ». Et son autre grand père : « s'était engagé contre Mussolini et les fascistes par les actions qui lui appartenaient et qu'il faisait avec son épicerie en nourrissant les combattants communistes. Il s'est engagé contre Mussolini et les fachos par les actions qui lui appartenaient et qu'il faisait avec son épicerie en nourrissant les combattants communistes, mais, voilà, ce n'étaient pas des militants. Il y avait toujours à manger pour ceux qui se battaient contre le fascisme ».

Le grand-père maternel d'Hélène était représentant, « VRP, classait des produits d'entretien, ma grand-mère ne travaillait pas ». Du côté paternel « mon grand-père était boucher et donc ma grand-mère l'aidait au magasin » Politiquement, « ils n'étaient pas adhérents d'un parti. Mon grand-père maternel, je l'ai très très peu connu, celui qui était résistant, il est mort très très jeune, lui, il était gaulliste, un vrai gaulliste, c'est à dire ne supportant ni une étiquette de droite, ni une étiquette de gauche, un gaulliste mais pas engagé politiquement et mon grand-père paternel était un type, je dirais de droite, comme peut l'être un petit commerçant de droite de province c'est à dire une espèce de xénophobie plus que de racisme, trouvant que l'Etat, il y a trop de taxes, trop d'impôts, trop de règlements mais pas plus politisé que ça ».

Quant à ses parents selon elle « de droite, plutôt genre démocrate-chrétien », elle précise leurs fonctions : « Mon père était ingénieur, il a travaillé dans des bureaux d'études, puis après il a travaillé dans une caisse de retraite, dans un poste administratif et ma mère était prof de lettres classiques ».

Le grand-père maternel de Audrey était chirurgien et sa grand-mère maternelle travaillait dans l'administration. Du côté paternel, ses grands-parents étaient fonctionnaires, sa grand-mère aux Archives de la Direction départementale de l'Équipement d'Orléans et son grand-père était employé de la poste.

Les parents d'Audrey travaillaient dans la culture et la communication et étaient forte-

ment engagés. Le père d'Audrey a eu plusieurs métiers dans l'audiovisuel, il avait fondé une radio libre à La Rochelle à une époque où elle y habitait, il a travaillé à FR3 Aquitaine, France télé plutôt dans le domaine du spectacle. Il s'occupait de la musique et du spectacle. Sa mère a occupé un travail d'infirmière, a ensuite publié un roman et ensuite elle a arrêté et a travaillé comme pigiste dans des journaux et chez Gallimard, elle était critique littéraire et chez Gallimard. Ils étaient fortement engagés : « Ils étaient politisés dans le sens où il y a eu des engagements politiques un peu dans le cadre de ce qu'ils faisaient, c'est à dire que mon père a été un compagnon du PSU, de la mouvance Rocard, sans être à ma connaissance jamais encarté. Ma mère a participé à des manifs comme ça et a fait partie d'écrivains qui ont..., elle a signé un certain nombre d'appels, elle a fait partie des signataires artistes pour Delanoë ; pour Hollande, elle était trop malade. Elle avait fait pour Ségolène Royal. Ils n'ont jamais occupé de fonctions politiques dans quel qu'organisme que ce soit ».

Les grands-pères de Sarah étaient cadres, son grand-père maternel en entreprise chez Kléber en région parisienne. Son grand-père paternel dans l'administration au Maroc. Sa grand-mère maternelle était institutrice tandis que sa grand-mère paternelle était femme au foyer. Tous étaient politisés : « Mon grand-père paternel, très politisé, je crois qu'il avait sa carte à la SFIO dans les années 20, un truc comme ça, et puis grand lecteur de bouquins de Marx, Blum, tout ça, voilà, donc très politisé sur pas mal de questions, donc il a fait des choses que j'ai entendues depuis l'enfance. Ma grand-mère, moins, c'est le lot des femmes de cette époque, peut-être d'être moins sensibles en tout cas, moins à même de développer ces questions-là publiquement. Les autres grands-parents, moins politisés, mais, en même temps, c'est compliqué d'être autant » Les grands parents n'étaient pas membre d'un parti. Ils étaient politisés. Ils discutaient de l'actualité et lisaient le Monde tous les jours. Ils étaient de gauche.

Les parents de Sarah, son père, professeur dans le secondaire et sa mère, psychologue en entreprise, étaient très politisés : « Mon père était, dans les années 60, 70 surtout, militant CGT aussi dans les années 80, puis, ensuite, moins, -on élève sa famille, on a moins de temps pour militer - mais extrêmement politisé. Dans les dernières années, il s'était réagité autour du NPA, tout ça donc extrêmement politisé, membre d'association et ma mère avait été aussi membre de la LCR dans les années 70, même si j'en ai une perception moins importante sur le politique, mais, par contre, très grosse militante féministe avec un investissement - parfois certains disent ça rentre pas dans la politique, pour moi c'est de la politique, c'est pour ça que j'en parle aussi là - un investissement important au mouvement de libération de la femme dans les années 70 ».

La mère de Rémi était comptable et son père était formateur à la Sécurité Sociale. Engagés, « Ils étaient également très politisés ; ils avaient milité aux auberges de jeunesse et c'était quelque chose qui avait été très structurant pour eux, qui avaient quand même cette image du militantisme associatif qui était... Donc, ils étaient politisés. En fait à l'époque d'ailleurs, c'est moi qui les ai fait entrer au PS, ils sont entrés au PS quelques mois après moi ».

Eric sait très peu de chose sur ses grands-parents : « Mes grands-parents, je n'en sais rien. La mère de mon père, elle a fait la guerre, elle a été dans beaucoup d'endroits et la mère de ma mère, elle devait faire des ménages ». Sa mère d'origine indienne, née à la Guadeloupe, était aide-comptable ; son père, d'origine espagnole, ouvrier dans des usines automobiles. Politiquement : « Ma mère non. Mon père il vient des milieux espagnols qui ont fait la guerre d'Espagne, il est un peu anarchiste mais il n'était pas militant. ».

Les grands-parents de Daniel étaient commerçants et artisans, peu politisés mais militant antiraciste : « Ils n'avaient pas de carte de parti politique. Après, ils lisaient le journal. Je dois avoir un grand père qui, selon la mémoire familiale, a participé, mais de loin, à la fondation de l'ancêtre de la Licra que l'on appelle la Lica ».

Selon lui, les parents de Daniel étaient très intéressés par la vie politique mais ils n'avaient pas d'engagement partisan, ni associatif.

Les grands-parents d'Elodie étaient apparemment de milieu modeste : « Mon grand-père paternel était commerçant et ma grand-mère aussi. Ils avaient une épicerie et un bar. Et donc du côté maternel, mon grand-père était ouvrier typographe et ma grand-mère employée de mairie ». Les uns étaient politisés, les autres non : « du côté maternel, ils étaient au PC et du côté paternel, ils étaient plutôt gaullistes mais du coup non politisés ».

Ses parents étaient communistes : « Ma maman était institutrice en maternelle et mon papa est urbaniste et professeur d'urbanisme.

4. Quelles compétences ?

Pierre Bourdieu explique au sujet de la compétence « Je peux choquer les consciences, mais il faut toujours poser cette question qui est celle de la compétence. Il se peut qu'il y ait une différence de compétence technique entre des gens définis comme inégalement compétents socialement, mais il faut toujours se demander si cette perception de la différence ne tient pas à une différence de perception, socialement institué dans le regard de celui qui perçoit. (p. 709, P. Bourdieu)

Les capacités et les compétences ainsi acquises peuvent être de différents ordres : le sens de l'organisation, la capacité de synthèse, l'apprentissage de l'art oratoire, le développement des relations humaines, le développement de connaissances en informatique. L'exercice et l'apprentissage de ces acquisitions sont mis en oeuvre lors des congrès, des commissions, des réunions de comités et lors de la préparation des actions de tout ordre. Les acquisitions réalisées sont à la fois voulues et spontanées ; leur transmission ne correspond pas à une hiérarchisation stricte.

Pierre Bourdieu rappelle au sujet de la compétence : « Comme vous le savez, la notion de compétence a été soumise à une très violente critique dans les années 1968 : les critiques de cette notion y voyaient l'un des supports idéologiques de toutes les revendications de hiérarchie. Grosso modo, l'analyse critique adressée à cette notion tendait à rabattre la compétence technique sur le plan de la compétence sociale et à dire : « la compétence que vous revendiquez, qu'elle soit scientifique, technique, technocratique, politique, et que vous décrivez comme intrinsèquement fondée » (P. Bourdieu, sociologie générale, p. 404, Seuil),

Je reviens par exemple sur cette notion de compétence (je ne suis pas très satisfait de ce que je vous ai dit à son sujet que nous employons sans réfléchir -la compétence d'un juge, la compétence d'un tribunal, la compétence d'un expert : ce psychologue a-t-il compétence pour dire que mon enfant est idiot ? Ce professeur est-il compétent. Le jury qui a refusé la mention très honorable à cet éminent travail de doctorat est-il compétent ? Ces questions que nous posons tous les jours sont extrêmement difficiles parce qu'il y a toujours, dans la question même, le soupçon qu'une compétence, qu'elle qu'elle soit s'enracine dans un pouvoir, une autorité, une violence, un rapport de force (P. Bourdieu, p. 423)

L'engagement associatif à SOS Racisme favorise l'acquisition par les jeunes de certaines compétences comme l'art de s'exprimer en public, l'art de rédiger des tracts, des communiqués de presse, l'art de la synthèse, le sens du travail en équipe, le sens des relations humaines. SOS Racisme étant un mouvement de jeunesse qui touche la période de la scolarité obligatoire et les études, ces qualités qui sont en fait des compétences peuvent être bien sûr réutilisées dans le cadre de la vie sociale et de la vie professionnelle par la suite.

Frédéric considère qu'un engagement au sein de SOS Racisme permet de développer des réseaux, des relations qui sont le résultat d'un réseautage constitué au fur et à mesure du développement des activités. Cela lui a appris à diriger un collectif, à l'animer, à réfléchir, à monter des projets comme organiser un bus pour aller à une manifestation antiraciste à Berlin. Il sait qu'en tant que directeur d'une structure culturelle municipale, il y a des manières de fonctionner qui lui rappellent la période où il était militant : « ça m'a appris à organiser mon travail ; si je prends d'un point de vue professionnel, ça donne des réseaux, des connaissances, ça apprend à diriger un collectif, à animer un collectif plutôt que diriger un collectif. Ça m'a appris tout ça, ça apprend à réfléchir, ça apprend à monter des projets, voilà, organiser un bus pour aller à une manifestation antiraciste à Berlin, ce qui faisait qu'on était permanent étudiant à SOS quand il y avait ... on avait monté un bus, on organise un truc, ça apprend tout ça, après, ce n'est pas un métier, mais après, on s'en ressert. Je sais que, moi en tant que directeur d'Arcadie, il y a encore des méthodes, des manières de fonctionner qui sont des manières de fonctionner dans la période où j'étais militant ».

Eric est dans la même logique que Frédéric et considère qu'il a appris à s'exprimer en public : « La parole, l'art de s'exprimer et de motiver, J'ai fait. A Sos on m'a mis dans des trucs où j'étais un peu doué de structurer des mouvements politiques, parler, faire des meetings, rassembler, agiter ».

Il considère qu'il a appris à tout faire : « moi, ça m'a appris à militer, je suis un militant organisé, hyper organisé, j'ai appris à faire tout. »

Hayette pense qu'elle a acquis comme compétence grâce à SOS Racisme au démarrage le sens de l'organisation, d'affirmation de soi, la prise de parole en public : « Le sens de l'organisation, d'affirmation de soi, la prise de parole en public, oui, tout ça, je pense que je l'ai acquis grâce à SOS, au moins au démarrage. » Après, Hayette l'a mené, l'a fortifié, grâce à SOS : « ça l'a boosté sur la prise de parole, ça lui a donné l'idée, l'envie de croire que, oui pour une fille de Saint Denis, c'est possible, c'est pas tout simple, de se hisser un peu en poste ou dans ces secteurs auxquels on ne pense pas ».

L'engagement de Hayette à SOS Racisme lui a permis de se forger des principes de fonctionnement : « ça m'a donné des principes de fonctionnement, des principes de réalité, toujours vouloir avancer, pas accepter la fatalité, m'engager contre l'injustice. »

Elodie résume son apprentissage à SOS Racisme : « J'ai un peu vaincu certaines peurs de m'exprimer à l'oral, de pouvoir convaincre les groupes ; j'ai un peu développé mon côté frondeur ; après, les compétences en termes de rédaction de tract, de collage d'affiches, ça c'est sûr ». Et elle conclue : « Oui, c'est plus toutes les compétences en termes de conviction, d'engagement et de conviction qui m'ont derrière servie ».

La capacité acquise dans l'organisation d'événements est fondamentale pour Patricia : « l'organisation d'événements, la maîtrise et l'organisation d'événements. Je crois que sur le

territoire sur lequel je travaille, le département de l'Essonne, sans me vanter, je dois être à peu près la seule avec le maire à savoir organiser un événement de masse ».

Plus largement, Ugo note que les compétences acquises et utilisées sont de différents ordres : « on sait faire soi-même, aller louer un camion, aller trouver une sono, aller coller des affiches, aller s'occuper d'un matériel de sonorisation, être organisateur pas au sens organisateur qui signe des bons de commande, organiser très concrètement des événements, y compris des événements de renommée nationale ». Pour Ugo, « le secteur associatif, il a une vraie capacité à faire et à produire des choses. Pas besoin d'avoir un actionnaire pour produire des choses. »

Hélène considère aussi que ce qu'on apprend quand on est militant de terrain, c'est à peu près à tout faire : être capable de faire une banderole, être capable de faire une négociation un peu compliquée avec le PS, la CGT et n'importe quelle association locale de gauchistes. Hélène a appris à construire un raisonnement politique. Pour Hélène « il faut travailler, c'est pas seulement une impression qu'on peut avoir sur les choses, il faut argumenter, il faut connaître les différents points de vue, savoir et comprendre pourquoi les points de vue se construisent etc. ; j'ai appris à écrire... »

Sarah est dans le même registre que Hélène : « J'ai bien élevé le niveau avec mes recherches, le droit à la discrimination, je ne le connaissais pas, même le côté pratique en termes de procédure judiciaire et tout ça. » « Il y a quand même des constantes sur organiser une réunion, intervenir devant tout un tas de personnes, transmettre aux plus jeunes militants, tout ça, ça a été dans la continuité, mais, sur le fond déjà pas mal de nouvelles problématiques dont j'ai adoré discuter, apprendre des choses et je dirai que ce que j'ai le plus appris, un, c'est le cadre... » « La patience, la capacité aussi à la pédagogie, je les ai acquises en enseignant, je les ai acquises en faisant pleins de trucs –mais comme les militants sont issus de milieux très variés à SOS et n'ont pas les mêmes connaissances sur les différents sujets voilà et les mêmes outils pour y accéder... »

Pour Audrey, ce qui est acquis c'est avant tout « Prendre la parole » « savoir analyser un discours pour pouvoir y répondre et proposer des arguments, clarifier sa pensée, etc. tout ça sont des choses que j'ai apprises. » « Il y a un rapport avec les institutions, avec les autorités quelque forme qu'elles prennent... »

Quant à Rémi, il énumère avec clarté ce qu'il a appris : « Je pense vraiment que la capacité de synthèse, je l'ai apprise par la rédaction de tracts, très concrètement ; c'est une compétence. L'autre compétence, je vous dis, c'est la capacité à m'exprimer en public que j'ai acquise à ce moment-là. La troisième compétence, c'est une espèce d'empathie, c'est encore une fois d'avoir affaire à des gens qu'on doit convaincre et pas penser spontanément que les gens pensent comme vous, donc aussi, c'est plutôt un oral. »

5. Les limites des explications précédentes : elles se complètent mais quoi encore ?

Une pédagogie de l'action peut être détectée, très marquée par un apprentissage sur le tas qui est mis en pratique par les militants, ce n'est donc pas une pédagogie affirmée comme on pourrait la développer dans une véritable école. La pédagogie de l'action pratiquée est une pédagogie de l'expérience, basée sur une interaction et un échange entre personnes dans le cadre de la préparation d'une manifestation, d'un colloque ou de tout autre événement ou

action. Dans cette pédagogie, il n'y a pas de professeurs et d'élèves, pas de rapport enseignant-enseignés.

Christophe Assens et Yoni Abittan considèrent « que le réseau a une utilité sociale, en permettant à des acteurs de valoriser leurs complémentarités en matière de compétences, d'informations ou de ressources, en dehors des organigrammes traditionnels, de la hiérarchie et du marché »⁹.

Comme tout réseau social, SOS Racisme favorise la socialisation. Ce phénomène de socialisation permet aussi la participation à des réseaux d'entraide, de solidarité. Annick Percheron en a proposé des compréhensions reprises par Claude Dubar : « la socialisation est un processus interactif et multidirectionnel ; elle suppose une transaction entre le socialisé et les socialisateurs ; loin d'être acquise une fois pour toutes, elle implique des renégociations permanentes au sein de tous les sous-systèmes de socialisation »¹⁰. Dans une association comme SOS Racisme, la socialisation est un processus d'identification, de construction d'identité, d'appartenance et de relation où se socialiser, c'est considérer que l'on appartient bien à un groupe¹¹.

Une université est un lieu de formation et de recherche qui prépare à des diplômes après le baccalauréat. Une université parallèle est « une université » qui ne relève pas de l'Etat mais offre également une formation théorique et pratique de haut niveau permettant des progressions culturelles et éventuellement sociales. Le militantisme dans certains cas peut jouer ce rôle et peut même par l'acquisition d'expérience devenir un équivalent aux diplômes, voire par la reconnaissance des acquis permettre d'en obtenir. Pour certaines personnes, cela a été le cas de SOS Racisme, SOS Racisme étant un mouvement de jeunes de 18 ans à 35 ans.

D'une façon générale, les mouvements de jeunesse peuvent être considérés comme des écoles parallèles qui par l'activité militante et la formation pratique et théorique qu'ils supposent permettent à des jeunes de se former à des modes de fonctionnement qui peuvent être reproduits et préparer à des expériences professionnelles.

Ils peuvent permettre une promotion sociale, c'est-à-dire, dans le cas qui nous intéresse, la possibilité pour des personnes venant de milieux populaires, par exemple issues de l'immigration maghrébine, habitant dans des cités et n'ayant pas fait d'études, de mettre en valeur leurs compétences dans le cadre de leurs parcours associatifs et de les exercer ensuite dans le cadre d'activités rémunérées, surtout dans le domaine politique ou dans le domaine culturel.

L'organisation de SOS Racisme a pu favoriser l'action et la formation de nombreux cadres grâce à une structure décentralisée : 120 comités locaux organisés en fédérations départementales et en comités de ville. Le Conseil national, qui se réunit quatre fois par an, comprend 150 membres, élus à main levée lors des congrès, tous les 3 ans. Ces congrès, réunissant des délégués élus par les comités locaux et des délégués des membres définissent, avec les assemblées générales annuelles, les missions de l'association. Le Bureau (ou conseil d'administration) de vingt-six membres se réunissant chaque semaine est élu par le conseil national et est appuyé par une équipe de permanents et de bénévoles¹².

A côté du président – élu pour trois ans par le bureau national - et du secrétariat général qui la dirige, cette équipe est organisée en huit services : le service accueil-standard, chargé du secrétariat ; le service administration-comptabilité qui gère le budget ; le service communica-

⁹ Assens Ch. et Abittan Y, le réseau social, la face cachée des ressources humaines in Ressources humaines, force de travail et capital humain, dir, L.Marmoz et V.Attias Delattre, pp. 191-212

¹⁰ C.Dubar, Construction des identités sociales et professionnelles, Armand Colin, 1998, p. 24.

¹¹ Ibid, p. 25.

¹² 15 salariés et 70 bénévoles en 2006 . Ibid., p. 75-77

tion ; un service université, SOS-fac ; un secteur province ; un secteur international ; un service discrimination ; un service juridique¹³.

Toutes ces activités et tous ces postes sont formateurs. Ceux qui y occupent des responsabilités apprennent en travaillant et en se confrontant à la réalité du terrain.

Les étudiants et les lycéens qui s'engagent et prennent des responsabilités à SOS Racisme se forment dans les pratiques organisées où les militants plus âgés et plus expérimentés transmettent leurs savoirs et façons de faire aux plus jeunes. Certains d'entre eux deviennent ainsi cadres, au sein de l'association.

Il existe aussi des moyens spécifiques de formation qui sont des lieux collectifs. Une formation théorique se met en place à partir des colloques et des universités d'été.

Les universités d'été dans lesquelles interviennent universitaires, journalistes et responsables politiques, dont des « Parrains » de l'Association, jouent un rôle réel de formation. Sous la forme de tables rondes accompagnées d'échanges avec la salle, elles durent trois jours, en juillet. Payantes, elles se font sur inscription. Les adhérents sont prévenus par courrier.

Les colloques et les ateliers, centrés sur un thème particulier, peuvent aller dans le même sens. Ils permettent de transmettre plus précisément des connaissances théoriques sur les questions que traite l'association.

Plus précises encore, les commissions qui réunissent un groupe de militants sur un thème de travail peuvent être un lieu de formation en interne, permettant d'acquérir des connaissances utiles au fonctionnement de l'association mais pouvant être réutilisées par la suite.

Il existe bien sûr aussi des fonctionnements qui sont par eux-mêmes formateurs : préparation et diffusion de propositions, préparation et réalisation d'actions –comme les manifestations, publications, etc.

6. Démarche

Tout travail de sociologie nécessite, en particulier ici dans notre cas d'ancien militant, une certaine prise de distance permettant de favoriser une certaine objectivité. Pour l'effectuer, il est nécessaire, selon Emile Durkheim de considérer « les faits sociaux comme des choses »¹⁴ ; il résume en effet le questionnement que tout sociologue devrait avoir lorsqu'il propose de : « traiter les faits d'un certain ordre comme des choses, ce n'est donc pas les classer dans telle ou telle catégorie du réel, c'est observer vis-à-vis d'eux une certaine attitude mentale. C'est en aborder l'étude en prenant pour principe qu'on ignore absolument ce qu'ils sont, et que leurs propriétés caractéristiques, comme les causes inconnues dont elles dépendent, ne peuvent être découvertes par l'introspection même la plus attentive¹⁴.

A travers l'étude de ces parcours individuels, nous nous sommes intéressés principalement, aux compétences acquises, à l'insertion professionnelle c'est à dire aux activités actuelles, aux tâches effectuées au sein de l'association, aux motivations, aux domaines de réussite, au capital culturel et au capital social et au regard sur l'association.

Pour définir les personnes concernées et constituer l'échantillon des personnes interviewées, j'ai profité de contacts antérieurs - facilités par mon militantisme antérieur à SOS Racisme- et ensuite, utilisant le procédé de la boule de neige, bénéficié de contacts supplémentaires que les personnes rencontrées ont pu me donner.

¹³ Ibid., p. 77-79

¹⁴ E. Durkheim, 1968, p. 15

Bibliographie

- ASSENS Chr, ABITTAN Y., Le réseau social – La face cachée des ressources humaines, in MARMOZ L. et ATTIAS DELATTRE V., dir, Ressources humaines, force de travail et capital humain, Paris : l'Harmattan, 2010, pp. 191-212
- BOURDIEU P., La distinction, Paris : les éditions de minuit, 1979.
- BOURDIEU P., Questions de sociologie, Paris : Editions de minuit, 1980.
- DUBAR C., Construction des identités sociales et professionnelles, Paris : Armand Colin, 1998.
- DURKHEIM E., Les règles de la méthode sociologique, Paris : PUF, 1968.